

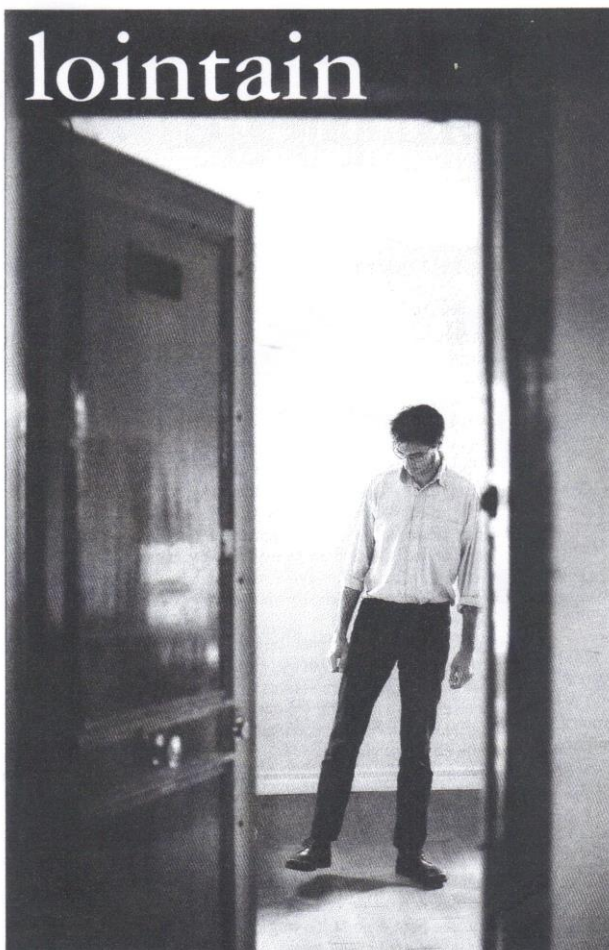
# L'appel du lointain

Maison d'édition au long cours,  
Anacharsis, du nom de ce barbare  
éclairé, explore l'inexploré à travers  
des littératures anciennes et voyageuses.

Passionnés d'histoire, et particulièrement celle qui porte sur la Méditerranée médiévale, Frantz Olivié et Charles-Henri Lavielle ont inventé une drôle de machine éditoriale à remonter le temps. Les deux larrons, accompagnés d'une petite escouade d'érudits, ont fait le pari de défendre les cultures, dites classiques. Sous des jaquettes soignées et colorées, se révèlent leurs goûts pour le déroutant et le pittoresque, l'inexploré et l'étrange : des romans de chevalerie, des récits d'aventures, des sagas scandinaves, des épopées. Il faut une bonne dose d'insouciance ou d'audace à présenter des traductions du grec, du vieux russe, du latin, à jouer à saute-mouton avec les continents et les siècles. Là, la prise de Thessalonique ou la fondation de l'Australie coloniale, ici l'odyssée d'une nef vénitienne échouée au large de la Norvège, ou encore le récit sur les Almogaves, ces mercenaires catalans et aragonais, inventeurs de la guérilla, qui mirent à feu et à sang Byzance. Il faut aussi du flair : la publication des incroyables Carnets de campagne de Michel Millet, homme de troupe, qui combattit en 1878 l'insurrection kanak en Nouvelle-Calédonie, l'atteste. « *Enfant, j'ai vécu à Nouméa, parfois au sein de tribus*, explique Frantz Olivié. *Ça m'a donné une certaine curiosité. Et ce que j'ai vécu est différent de ce que racontent les livres d'anthropologie. Il y a toujours une simplification dans la fabrication de l'altérité.* »

Le projet est né en 2000 à Toulouse. Frantz Olivié suit une formation au Cecofop de Nantes pour apprendre le métier. Et enchaîne les expériences (Le Rocher, Maisonneuve et Larose...) Les premiers titres d'Anacharsis sortent en juin 2002. L'année qui suit, il quitte son poste de chef de fabrication à L'Aube pour s'atteler avec Charles-Henri à un chantier colossal : l'édition complète de *Tirant Le Blanc*, « *premier roman moderne européen* » qui faisait tant l'admiration de Cervantes – près de 1000 pages, deux millions et demi de caractères, 30 000 € de traduction, et une préface de Vargas Llosa. « *On a obtenu toutes les aides possibles.* » Aujourd'hui, chacun de leurs livres est subventionné à hauteur de 30 % environ. Par exemple, le domaine hellénique est généreusement soutenu par la Fondation Onassis...

Le catalogue ne cesse d'évoluer. Il y a deux ans naissait la collection « Fictions », accueillant le Nobel islandais Laxness, le jeune romancier Charlie Galibert, et tout récemment Alberto Ongaro (un proche d'Hugo Pratt) et sa *Taverne du doge Loredan*, rencontre épique et labyrinthique de Casanova avec Borges.



Chez Anacharsis, façon de tordre le cou aux idées reçues, le sérieux n'empêche pas le dilettantisme joyeux. La principale collection « Famagouste », « *franchement bordélique* », est un hommage à cette ville de Chypre, réputée au Moyen Âge pour ses maisons de plaisir. Et quand le duo délaisse un temps Byzance, c'est pour mieux vestir d'autres aires : Charles-Henri pratique le rugby (à Toulouse) et Frantz le badminton (à Marseille).

## Frantz Olivié, créer une maison d'édition, c'était une vocation ou une frustration de lecteur ?

Une frustration et un accident. On avait terminé notre DEA d'histoire tous les deux, on travaillait en thèse chacun sur notre domaine : Charles-Henri sur Venise, moi sur Byzance. Nous sommes arrivés à un constat : l'histoire dévitalise les textes de leur chair littéraire. Nous avons commencé à travailler sur trois textes découverts pendant nos études : *Les Almogaves*, *Le Digénis* et *La Boucle de Béréce* de Laurent Calvié. Nous les avons adressés à quelques maisons d'édition, qui nous ont gentiment éconduits. On a donc décidé d'éditer nous-mêmes. Le travail de « La Roue à livres » aux Bell

Lettres, de La Découverte/Maspero ou encore de Chandeigne nous ont beaucoup inspirés.

### D'où vient votre intérêt pour Byzance ?

Le déclencheur, ce fut la rencontre avec un prof, Alain Ducellier, qui nous enseignait en licence l'histoire de la Méditerranée médiévale. Il nous a ouvert des horizons extraordinaires. À travers Byzance, on peut s'intéresser à tout : à l'hellénisme, à la romanité, à l'Europe occidentale et orientale, à l'Asie centrale. Philippe Jaccottet disait je crois : « Byzance est le lieu où règne mon absence. » C'est une façon de signaler une existence qui se déroule en dehors de soi, et donc qui génère une curiosité insatiable. Byzance est un continent englouti, disparu corps et biens, une sorte d'Atlantide. Elle est très méconnue en France, parce qu'elle a toujours été peu considérée, comme peuplée de moines qui copiaient des manuscrits, mal en plus, et de fanatiques obscurantistes qui régnaient sur des populations soumises. Toute la tradition occidentale s'est mise d'accord pour juger les textes byzantins comme une littérature sans âme, ni passion. On a la réputation d'être pointu. Notre but, c'est simplement de tirer très loin l'élastique de la curiosité. Cela demande un effort du lecteur, et à nous de valoriser le texte sans le noyer dans un appareil critique trop étouffant. Notre plaisir, c'est de rechercher des textes anciens, puis d'en apprécier la distance, l'épaisseur temporelle, l'étrangeté, l'originalité.

### Faire l'éloge de la lenteur, du lointain, de l'incertain ?

Oui, amener le lecteur à faire des découvertes. On est tellement dans l'attendu aujourd'hui avec le système médiatique, les règles de marketing, où il s'agit d'anticiper le désir même des lecteurs. Je suis très sensible à ce que dit l'historien François Hartog sur le présentisme. On vit une époque où il y a ni passé, ni présent, ni futur. Il n'y a que du présent. Et la qualité des livres s'en ressent.

Pour nous, faire des livres, ça implique une proposition. Nos livres sont des hypothèses. On ne publie pas nécessairement des chefs-d'œuvre, plutôt des questionnements, qui sont autant de ricochets sur notre monde contemporain. On disait à nos débuts que nous publions de la littérature voyageuse, parce qu'elle fait voyager et qu'elle-même a voyagé. On disait aussi que chaque livre est une forme à informer, à chaque lecteur de la remplir comme il l'entend. Et cette manière de faire, c'est se proclamer libres.

### Ça serait une sorte de manifeste ?

Au départ, chacun de nos livres était porteur d'une idée assez contestataire. Avec *Les Almogaves*, on peut découvrir un vrai texte de littérature au sein d'une littérature ancienne qui est normalement cloisonnée dans la confidentialité universitaire. Le *Digénis*, c'est l'exemple d'une épopée byzantine du XII<sup>e</sup> siècle dont le héros est fils d'un émir arabe et d'une princesse byzantine. Ce mélange de récits et de souvenirs, colporté ensuite par des chanteurs, a beaucoup voyagé, des Balkans jusqu'en Russie. Et je considère que la guerre en Bosnie, c'est le plus gros lapsus de l'Occident post-1989. C'est un lâchage absolu de la richesse qu'il était possible de préserver dans toute l'Europe orientale, et ce lâchage provient en partie du non-travail d'explication des byzantinistes. Enfin, *La Boucle de Bérénice*, c'était une réaction à une certaine faillite de l'université à diffuser ses savoirs. Aujourd'hui, les enjeux de savoirs passent après les questions de pouvoir. Par exemple, plus personne ne veut traduire du grec, par peur du jugement d'autrui. Les chercheurs, les savants vivent pour leurs colloques et leurs communautés, le grand public ne les intéresse pas.

### Quels sont les critères pour vous d'un bon texte ?

Comme le dit le personnage de Schulz dans *La Taverne*, je suis un

éditeur de littérature populaire, j'aime les bonnes histoires. Je lis beaucoup de polars par exemple, je relis régulièrement Chandler. J'apprécie Cormack McCarthy.

L'autre critère, c'est la surface cachée du livre. Des petits points de vue singuliers peuvent renverser l'ensemble de la perspective. C'est depuis la périphérie que l'on voit mieux le centre. J'aime les textes qui remettent en question les acquis, les autorités. Par exemple, avec *Cyrano dans tous ses états*, la question qui nous intéressait était : comment le mythe de Cyrano s'est-il construit ? Avec *La Chute de Geronimo*, c'est encore plus frappant. Voilà une figure de la résistance unanimement admise, et puis un vieil Apache du Nouveau-Mexique nous dit : bah non, je l'ai connu, c'était un emmerdeur et un trouillard... Dans *Ambassades à Byzance*, un évêque de Crémone raconte son premier voyage à Constantinople, avec les ors, le pourpre, les automates dorés en forme de lion qui rugissent au passage des ambassadeurs. Tout est fantasmagique. Vingt ans plus tard, il y retourne, et le constat est différent : c'est le règne du faux-semblant, la nourriture est infâme, le vin c'est de la piquette, etc. Sa parole est certes discutable, mais elle permet d'interroger la réalité du mythe byzantin.

On peut aussi évoquer *1878*. Les Carnets de campagne de Michel Millet dégonflent quelques poncifs sur les atroces soldats coloniaux. Cela introduit une réflexion sur l'idéologie dominante, et ses relents simplificateurs.

### Pensez-vous que l'avenir de la petite édition de création passe par une stratégie de niches ?

La niche, c'est pour les chiens ou pour les poux... D'ailleurs, la niche, ça signifie aussi un creux qui existe déjà, et que l'on va investir. Or, pour nous, cette niche n'existait pas. D'un côté, il existe la collection « Burdè » des Belles Lettres et la rigueur monastique du classicisme ; de l'autre *L'Éloge de la calvitie* de tel auteur antique qui est donné à lire maintenant pour tous les chauves du monde.

Je n'aime pas non plus la classification petit éditeur/gros éditeur. Je préfère parler d'éditeur gras et d'éditeur maigre. Cette espèce de capital de sympathie dont bénéficie le petit éditeur parce qu'il est indépendant, libre-penseur, on s'en fiche. On ne joue pas les résistants. Sinon, objectivement, c'est vrai. C'est surtout ce dont on est capables de faire. J'ai aussi la volonté de pouvoir dire à un moment donné : on est une maison d'édition généraliste, éclectique.

### Vous avez créé la collection « Fictions » qui accueille des auteurs contemporains. Pourquoi ?

C'est le désir de pouvoir explorer des récits ou des romans qui nous sont donnés comme immédiatement proches. On s'intéresse à la tournure récréative de l'écriture actuelle, avec des textes qui pratiquent l'art du décalage ou qui excèdent le seul cadre de la parodie.

### Que répondez-vous à ceux qui taxent Anacharsis d'érudition ?

Ça nous agace... Est-ce que la première caractéristique d'un texte c'est d'être du XV<sup>e</sup> siècle ? Ce n'est pas plutôt l'intérêt de l'histoire ? Aujourd'hui, tout le monde trouve formidable l'étrange, le fantastique, le merveilleux, mais il faut que ça reste bien cloisonné. Il faut savoir admettre l'étrange et l'étrangeté. Aller voir de plus près de quoi est constituée une différence, ça pose encore problème.

Propos recueillis par Philippe Savary